

Forme littéraire, formation psychanalytique.

*En suivant Le médecin de campagne,
de H. de Balzac.*

*« ...le canton à travers lequel cheminait l'étranger présente des
mouvements de terrain et des accidents de lumière
qu'on chercherait vainement ailleurs. »*

H. de Balzac , *Le médecin de campagne*¹

Un paysage est composé de formations géologiques diverses. Les géographes en dessinent l'histoire, le mouvement probable de leur agglomération. Une formation agit sur l'autre ; elle suscite suivant sa forme propre des qualités particulières d'environnement, de végétation ou de population. Une forme a toujours son aire d'émanation ou d'influence. Quelle serait pour le paysage analytique, en quelque sorte pour sa formation géologique, la contribution de la forme littéraire ? Pour développer cette question d'interpénétration de territoires, s'agissant de littérature et plus précisément de l'un de ses districts, la forme romanesque, un exemple et même toute la problématique de *l'exemple* doivent être étalés car ils sont indissociables de la *forme* même du roman et de sa contribution éventuelle à la *formation analytique*.



Le livre

Dominée de toutes parts par les pics de la Savoie et du Dauphiné qui en défendent naturellement l'accès, la vallée où s'engage résolument ce voyageur qui revient de loin, du fracas de l'Histoire elle-même, a tous les charmes des lieux exigus et secrets par leur étendue, mais immenses et éclatants par les perspectives uniques qu'ils offrent aux regards. L'élévation des montagnes, protection suffisante de la plaine vallonnée qui y est enchâssée, fournit également, précisons-le d'emblée, le contraste nécessaire sur lequel la pensée prendra appui pour déceler dans ce plateau riant et ondulé plus de majestueuse hauteur que dans les masses granitiques qui l'entourent². L'homme, officier de cavalerie, à son maintien impeccable sur sa monture, la chose est sûre, chemine lentement vers cette vallée pour s'y convertir, pour transformer sa vision et voir la grandeur là où elle est inapparente : dans les petites choses de la vie, les astuces de l'agriculture et du commerce.

Un militaire, un brave plutôt, un de ceux qui vécurent profondément la glorieuse aventure de Napoléon, sans doute la dernière épopée européenne à avoir pu enflammer une nation, un continent, cet homme, après l'ultime défaite du « petit tondu », cherche à s'étonner à nouveau. Si, comme l'écrit Balzac (1833), « l'étonnement est une sensation que Napoléon semble avoir détruite dans l'âme de ses soldats », tant il sut les entraîner au-delà du fabuleux et faire de l'extraordinaire une habitude, c'est pourtant vers une nouvelle dimension, une nouvelle utopie, que le mènent les pas de son cheval, jusque-là familier de la fougue des combats. Il cherche une autre rencontre.

Dans la vallée, l'attend en effet un autre conquérant, une autre figure qui déporte l'imagination au-delà de son territoire pour lui faire goûter l'infini, l'au-delà des images. Cet homme est un médecin, le D^r Bénassis, conduit par le malheur dans ces lieux particulièrement sauvages et incultes avant qu'ils ne soient animés par son génie. Cet homme, à qui notre voyageur bientôt dira : « Et tonnerre de Dieu ! la femme qui vous a pondu n'a pas perdu son temps. », a réussi, avec autant de patience que de détermination, à entraîner une population auparavant végétative dans une aventure

coloniale où le colonisateur et le colonisé ne font qu'un. Le miracle du médecin de campagne est là tout entier : il a ouvert les yeux aux habitants de la vallée, il s'est fait l'instrument de la *réflexion* de tout un groupe social. Aussi la mère qui l'a porté, comme toutes celles qui ont enfanté des prophètes, a-t-elle fait œuvre utile : elle a mis dans l'œuf, plus que la nature, tout le domaine de la morale.

Nombreuses et diverses ont été les réalisations du médecin de campagne : l'agriculture, l'élevage, l'industrie, le commerce mais aussi l'administration, la loi, la religion sont autant de domaines où le sens inspiré de sa parole et de ses actes a provoqué d'abord une illumination qui s'est bientôt traduite par l'abondance qui peut aller jusqu'à la richesse, la paix et même l'amitié, le respect du divin et presque toujours à sa suite, la foi. La visite de l'officier de cavalerie qui nous a introduit dans cette expérience vivante sera jalonnée d'étapes successives qui, chacune à sa manière et suivant les différents plans et degrés de l'activité humaine, sera l'occasion de relever les traces de l'influence maintenant accomplie du Dr Bénassis.

Ressource inappréciable de la littérature, sous nos yeux, sous nos pas, le miracle d'une société heureuse existe enfin ou surgit dans l'aire des possibilités de la vie. À cet homme qui a lui-même accompli des exploits et auquel l'armée française et son malheureux empereur doivent une retraite hors de l'enfer russe, sinon glorieuse du moins assurée, à ce vieux grognard qui en a vu d'autres comme à ce lecteur qui lui colle à la peau, le médecin de campagne, au terme de son propre itinéraire, propose une initiation à une existence dirigée par des motifs qui se sont eux-mêmes délestés des passions qui d'emblée les habitent toujours. Là-dessus un vieux docteur et un vieux soldat ne peuvent qu'être parfaitement d'accord : ils ont été les témoins privilégiés de toutes les urgences humaines, des plus intimes aux plus spectaculaires. Ils savent, parce qu'ils l'ont palpée de la lancette ou du sabre, la force souvent aveugle qui mobilise les actions de leurs semblables. Circulant, allant d'un champ richement semé à une scierie prospère en évoquant leur aridité ou leur délabrement antérieur, ils tireront de tous ces exemples, de l'évidence de ces réussites, une leçon sur la conduite des désirs en vue du bonheur sur terre.

Doit-on juger de la valeur d'une œuvre romanesque, et même d'une œuvre littéraire en général, philosophie, psychanalyse et sciences humaines comprises, à l'influence de ses idées sur la marche du monde, voire à l'amélioration de celui-ci ? Peu de livres dans notre histoire pourraient subir l'épreuve d'une telle question, et de plus il n'est pas même certain que les conséquences qu'on leur attribue trop rapidement découlent de leur lecture effective. Bien des livres-phares, ceux de Freud et de Marx inclus, seront cités au banc des accusés de tels ou tels bouleversements culturels et mondiaux sans avoir été lus. La leçon que tirent les deux protagonistes du *Médecin de campagne* de Balzac, en tout cas, si l'on en juge par l'état de notre monde et de notre histoire, depuis la publication de ce roman en 1833, aura été suivie de bien peu d'effets. Mais, malgré une opinion fort répandue, il n'y a peut-être tout simplement pas de livres pernicioeux ou édifiants, et il faut vraisemblablement chercher ailleurs que dans l'emprise avérée d'une idée sur une société la raison du succès de l'œuvre qui la véhicule par ailleurs.

Sans avoir marqué sociologiquement ou politiquement son siècle, *Le médecin de campagne*, contrairement à d'autres titres de *La comédie humaine*, a immédiatement conquis un public d'admirateurs qu'il a conservé depuis. Qu'est-ce donc qui émeut ainsi toutes ces âmes et qui pourtant ne les porte à aucun engagement visible ? Pourquoi lit-on et relit-on cette leçon de vie individuelle et communautaire sans éprouver la contrainte que la voix des prophètes vous suggère partout ailleurs avec force ? Sans doute pour cette raison même : la lecture n'est pas engageante et sa séduction est autre. Elle n'oblige pas, tout au plus suscite-t-elle une promesse. Cette définition de la lecture d'une œuvre littéraire constitue d'ailleurs elle-même une péripétie du *Médecin de campagne*. Ainsi de la dernière scène du roman : « L'officier lut en gros caractères ces mots gravés sur le bois : D.O.M. CI-GÎT LE BON MONSIEUR BÉNASSIS, NOTRE PÈRE À TOUS. » Cette épitaphe n'a pas été inventée, c'est, dans le style prophétique, « une parole qui a été répétée depuis le haut de ces montagnes jusqu'à Grenoble. » Après un silence, elle provoque chez le vieil officier, cette réponse qui est également la dernière phrase de l'œuvre : « Dès que j'aurai ma retraite, je viendrai finir mes jours parmi vous. »

Une promesse ou un vœu que le futur accomplira peut-être, le lecteur n'en saura rien. Par principe, son cœur reste suspendu, en même temps qu'il doit se détourner des derniers signes écrits sur la page. Comme l'officier, il peut seulement vouloir revenir au livre, comme à une retraite ou pour une commémoration sur ce qui est maintenant une tombe. La vallée au début coincée par les montagnes, grandie par son exigüité, s'est rétrécie encore à la dimension « d'une pyramide en terre, haute d'environ vingt pieds ». Le médecin de campagne qui y repose ensevelit avec lui la vallée qu'il incarne. Pyramide et épitaphe, le livre est alors leur disparition après avoir été toute leur manifestation. Cette mise sous terre, cet effacement de l'image, provoque comme il se doit la dernière et la plus haute élévation : le Dauphiné, terre d'élection pour une pareille opération, voit la naissance d'un nouveau père universel.

Si un nouveau dieu apparaît, quoi de plus humain que de vouloir lui revenir, un jour. Mais c'est admettre en même temps, et l'œuvre de Balzac ne nous laisse pas d'autre choix, qu'il ne fait pas bon vivre auprès des tombes. Il vaut mieux penser, voire promettre de retourner dans les vallées qu'elles imprègnent de leur présence. Ici le dieu paternel vous fait don de l'avenir : son culte est un souhait. Dieu et père de littérature aussi conforme à l'essence et à la pratique littéraires qu'éloigné de la divinité en religion, imposante par ses exigences et ses ordonnances. Le dieu et père né des religions doit être adoré maintenant, ici-bas et sans répit, c'est pourquoi il suscite autant de vocations que de blasphèmes. Le médecin de campagne promu au rang de père universel n'induit quant à lui que des projets ou un rite qui n'en est pas un puisqu'il est toujours et seulement probable. La lecture doit être un semblable rituel, le seul qui lui convienne, c'est dire également qu'elle ne saurait jamais être un devoir.

En somme et quels que soient nos regrets que les choses soient ainsi, la leçon du roman de Balzac ne s'est pas répandue dans l'histoire parce qu'elle ne cherche pas à convaincre. S'adressant à la faculté de souhaiter du lecteur, l'entraînant dans cette vallée qui pourrait exister, sur cette tombe qui par un procédé qu'on dirait emprunté au rêve réduit la vallée, voire le monde lui-même, à la taille d'une pyramide qui pourrait être celle d'un père

aimable, le livre ne propose qu'une seule utopie, celle d'un univers construit ou reconstruit à même la puissance de l'utopie, selon les principes du littéraire et de la lecture.



La leçon

Pour ces deux expérimentateurs, le médecin et l'officier, Napoléon est un modèle. Ce n'est pas, selon une perspective christique, parce qu'il a échoué : Sainte-Hélène n'est pas un Golgotha. Ce n'est pas plus en fonction de son invraisemblable réussite de petit Corse devenu empereur. Ce dont les hommes de l'Empire furent témoins, c'est d'un rapport — sexuel — de leur chef avec le monde, et cette vision fut pour eux une expérience absolument décisive. « Monsieur, dit Genestas en arrêtant le médecin par le bras, je n'ai qu'une observation à vous présenter...Je ne connais aucune relation des guerres de Mahomet, en sorte que je ne puis juger de ses talents militaires ; mais si vous aviez vu l'Empereur manœuvrant pendant la campagne de France, vous l'auriez facilement pris pour un dieu ; et s'il a été vaincu à Waterloo, c'est qu'il était plus qu'un homme, il pesait trop sur la terre, et la terre a bondi sous lui, voilà. » Le médecin, contrairement à Napoléon et parce qu'il est moins lourd et le théâtre de ses exploits plus intime, poussera jusqu'à sa conclusion la plus heureuse et la plus prolifique sa copulation éclairée avec la vallée.

Ces métaphores de l'étreinte avec des objets aussi improbables que l'univers ou une mystérieuse vallée alpestre, à les poursuivre indûment acquerraient une lourdeur suspecte. Pourtant et afin de se mettre au niveau de la discussion entre le médecin et l'officier qui vont ensemble extraire des exemples du ministère du premier dans la vallée une pensée qui deviendra peut-être une ligne de conduite pour le second, il vaut de préciser que dans le monde de *La comédie humaine* tout objet est, dirions-nous analystes, digne d'une pulsion. Une terre, une carrière, une pièce d'or ou une idée sans compter les humains et les animaux — on peut vivre au sens fort du terme avec un lion une passion dans le désert — tous sans exception sont

susceptibles d'une liaison amoureuse. « Coucher avec son or » a aussi toujours, chez Balzac, un sens littéral.

La vertu unique de l'exemple trouve là sa raison profonde. Le médecin et l'officier étudient un à un en les visitant les sites épiphaniques de la vallée où a germé la volonté du réformateur, en somme les objets de la passion du prophète. Ce parcours ainsi que la disposition intérieure qu'elle suppose chez les deux personnages, leur échange implicite, absolument identique à l'attitude obligée du lecteur devant et pendant le roman, son rapport secret au romancier, sont essentiellement déterminés par la notion d'exemple et son corollaire, sa conséquence immédiate : tout objet, haussé à la valeur d'un exemple, dévient nécessairement de son apparence comme de sa substance le regard ou l'envie qui l'atteint, pour les diriger vers ce qui l'anime, soit la passion, comme telle, qui l'a choisi comme lieu de sa manifestation. Tout objet est désirable et supporte toutes les exactions ; l'exemple au contraire est inappropriable à moins de vouloir se rendre maître, au-delà de ses objets, de la pulsion d'autrui elle-même.

La passion dans tous ses exemples, telle est l'ambition de *La comédie humaine*. Et s'il s'agit d'un roman et non d'un traité de morale, si la leçon est entièrement fondée sur l'exemple, c'est que ce genre littéraire plus que tout autre s'est trouvé profondément en accord ou de conformité d'essence, avec une pensée de la force pulsionnelle extraordinairement prégnante au début de la modernité. Le roman permet, il n'oblige pas comme le traité qui veut toujours peu ou prou convaincre, entraîner, enrôler en suscitant des buts ou des objets enviables ; le roman exemplifie une passion d'abord et avant tout pour toucher celle du lecteur et créer éventuellement une communauté passionnelle. La première communication de passion à passion ainsi réalisée est bien évidemment celle de l'écriture elle-même : tous les romans de Balzac sont ceux que j'écrirais moi-même, ce sont ceux que j'écrirai peut-être. À ma retraite et avec toute l'heureuse improbabilité liée à ce souhait, comme l'a si bien compris notre officier de cavalerie au terme de son existence de personnage.

La leçon du *Médecin de campagne*, exemplaire à la fois par la série d'exemples qu'elle propose et par la pensée de l'exemple qu'elle suppose,

va tirer toutes les conséquences de cette pratique littéraire appuyée sur une théorie des passions. Le D^r Bénassis en effet déduira de ses propres réussites en ce domaine et pour son hôte une philosophie de l'administration du monde. En bon médecin d'une ère dorénavant scientifique, il identifie d'abord la maladie de cette époque bouleversée qui est la sienne et sans doute la nôtre. « La maladie de notre temps est la supériorité. Il y a plus de saints que de niches.... Les individus croient en eux. L'avenir, c'est l'homme social ; nous ne voyons plus rien au-delà. » Cette cécité devant toute transcendance, ô combien prophétique, aurait pour cause une déperdition de la notion de valeur qui se voit confondue avec le seul intérêt. « ...nous sommes dans le siècle des intérêts matériels et du positif. Ce dernier mot est celui de tout le monde. Nous sommes tous chiffrés, non d'après ce que nous valons, mais d'après ce que nous pesons.... Le Ministre envoie une chétive médaille au marin qui sauve au péril de ses jours une douzaine d'hommes, il donne la croix d'honneur au député qui lui vend sa voix. » Ce positivisme effréné a muselé la religion qui, si elle ne comprend pas, et loin de là, toutes les acceptions de la transcendance, en aura toujours été historiquement une excellente manifestation. La conséquence de cette confiscation est à la mesure de la dimension humaine qu'elle prétend ignorer : « En l'absence de la Religion, le Gouvernement fut forcé d'inventer LA TERREUR pour rendre ses lois exécutoires ; mais c'était une terreur humaine, elle a passé. » Transcendance et terreur se poursuivent tout au long de l'histoire ; la seconde défie la première en la caricaturant. La terreur passe parce que la barbarie, le sadisme magnifique, n'atteint pas au sublime, seule passerelle vers les régions de l'au-delà.

Ce médecin d'une campagne au moins aussi militaire ou militante que bucolique, n'est pas seulement un savant qui dresse la nomenclature des affections qu'il rencontre, mais c'est également un thérapeute. Pour soigner le positivisme rampant, l'intérêt qui carie la Loi elle-même, il faut que l'Administration qui en est l'application provoque en elle-même d'abord un mouvement de désintérêt profond : elle doit s'éloigner avant tout de sa propre généralisation, elle doit renoncer à s'aimer au point de négliger ses sujets si ceux-ci s'opposent au développement prévu de ses programmes. C'est d'une semblable refonte seulement que l'Administration qui s'oppose ainsi à la Loi peut retrouver sa valeur et

devenir parce qu'elle les dépasse sans les bafouer, parce qu'elle les transcende sans les réduire, un modèle et un moteur pour les habitants de toutes les vallées du monde. L'utopie balzacienne est essentiellement locale : « En chaque affaire de ce genre, il faut consulter l'esprit du pays, sa situation, ses ressources, étudier le terrain, les hommes et les choses, et ne pas vouloir planter des vignes en Normandie. Ainsi donc, rien n'est plus variable que l'Administration, elle a peu de principes généraux. La loi est uniforme, les mœurs, les terres, les intelligences ne le sont pas ; or, l'Administration est l'art d'appliquer les lois sans blesser les intérêts, tout y est donc local. »

Le local qui est une attention nécessaire à la particularité, une obligation de consulter la Normandie avant d'y planter des vignes, assigne d'emblée à tout objet la valeur d'un exemple. La leçon du *Médecin de campagne* est un respect de l'exemple et en ce sens les principes d'administration qui y sont développés sont les mêmes que ceux qui président à la rédaction des œuvres du romancier, qui sont à chaque fois le récit exemplaire d'une passion. En morale pratique comme en littérature, il ne suffit jamais d'énoncer une théorie ou une idée, aussi grandiose ou géniale soit-elle, il faut absolument pour toucher autrui sans le blesser ou votre lecteur sans le lasser, couler celles-ci dans une matière qui leur convienne. Cette convenance est aussi la mesure du succès de votre administration ou de votre roman.



La grandeur

L'administration du monde et la forme romanesque se rejoignent ici dans une même considération de l'objet, promu dans les deux cas à la valeur d'exemple. Descendre de l'idée ou de la généralité au local, passer de l'Histoire à cette communauté sans histoire du Dauphiné, de Napoléon au médecin de campagne ou encore de la vallée à quelques mots écrits sur une tombe pyramidale, toutes ces réductions sont en vérité tout aussi bien des élévations. Les points de vue du haut ou du bas sont équivalents : seul importe le brusque changement de perspective, le contraste ou la bascule

qui est le lancer d'un mouvement qui découvre à son terme la transcendance.

La vallée entourée de ses masses granitiques, et le livre lui-même — parce que les plus grandes choses ont lieu également dans ces deux lieux resserrés —, installent dans les facultés de l'âme un vertige. Le lecteur est transporté. Il pourra se montrer éventuellement enthousiaste comme l'est parfois l'officier de cavalerie devant les succès de son hôte. Mais en même temps toujours sobre sera son délire, car le vertige, le transport ou l'enthousiasme sont ici engendrés par la simplicité même. La nature, le paysage alpin, est sans artifice, les principes administratifs, peu nombreux, sont sans complication, le plan du roman lui-même, une promenade, est sans astuce, sans trouvaille narrative. Cette simplicité affirmée, démontrée, vécue en accentuant les disparités et les renversements conditionne la véritable grandeur ou l'ouverture à la dimension de la transcendance, au sens courant du mot, car, comme dit Kant, dont Balzac suit ici la pensée, la simplicité est le style propre à la nature et à la morale dans le sublime.

Le médecin de campagne est drainé par une réflexion sur la grandeur ou plus précisément, sur la supériorité simplifiée, délivrée d'elle-même. Le sublime n'est pas autre chose que cette délivrance. Un objet naturel ou moral, une chose ou une personne peuvent être grands infiniment ou infiniment petits, tout à fait supérieurs ou tout à fait inférieurs, ces qualités, ces mesures n'atteignent jamais en elles-mêmes au sublime : elles en sont seulement l'occasion. Pour Kant comme pour Balzac, il n'y a d'objet sublime que secondairement : après l'avoir contemplé, l'esprit ayant dégagé en lui-même et par lui-même l'affect sublime peut en retour et par reconnaissance qualifier cet objet ou cette circonstance de sublime. *Le médecin de campagne* n'est un roman sublime que par son aptitude à diriger vers le sublime le branle de nos facultés ou de ce qui en termes analytiques en est l'origine, la pulsion. Le sublime n'est qu'un usage interne de la faculté de juger, une disposition de l'esprit qui le porte à un moment de sa délibération à considérer son propre mouvement plutôt qu'à prendre ses mesures de et par l'objet. Analystes, nous dirions encore que le sublime est ce qui se rapproche le plus d'un narcissisme qui se dégage du calcul des

petites différences. Pareil dégagement, pareil retrait du miroir provoquerait le sentiment du sublime : supériorité sans objet.

La présence, dès l'ouverture du *Médecin de campagne*, du paysage montagneux qui est en soi une échelle pour tous les contrastes, est d'autant plus marquée qu'elle doit susciter le passage à une autre dimension en suivant une voie que Kant, lui-même attentif aux montagnes, trace en ces termes : « Le surplomb audacieux de rochers menaçants, des nuées orageuses s'amoncelant dans le ciel...réduisent notre faculté de résistance à une petitesse insignifiante comparée à leur force. Mais leur spectacle n'en devient que plus attirant dès qu'il est plus effrayant, à la seule condition que nous soyons en sécurité ; et c'est volontiers que nous appelons sublimes ces phénomènes, car ils élèvent les forces de l'âme au-delà de leur niveau habituel et nous font découvrir en nous une faculté de résistance d'une tout autre sorte qui nous donne le courage de nous mesurer à l'apparente toute puissance de la nature. » (Kant) Telle est la marche du sublime. Ainsi, pourvu que nous soyons en sécurité, car le sublime ne prospère pas sous la Terreur, qu'elle soit d'un État, d'une Mère indigne ou encore d'un auteur dénué d'inspiration, la vision d'un rocher ou d'un acte grandiose, d'un insecte ou d'une bassesse insigne, provoquera d'abord et par comparaison une déception initiale devant notre petitesse, notre impuissance — un sentiment en quelque sorte de *désaide* — pour amener ensuite la pensée à des projets, analogues, de grandeur dans son propre champ. La pensée prend appui sur la grandeur de l'objet pour sa propre ascension. Ce dégagement interne rend l'âme à elle-même, à son libre jeu en l'éloignant d'un combat aussi inutile que destructeur : la pensée pourrait maintenant être infinie, ses projets illimités. Ainsi le sentiment du sublime ne s'atteint qu'au terme de ce processus inauguré par la contemplation de la grandeur naturelle ou morale, suivie d'un déplaisir immédiat à ne pouvoir s'y mesurer, puis d'un renoncement à ne pouvoir s'approprier l'inappropriable, auquel succède bientôt le plaisir conquis par l'expérience de l'intimité inaliénable et peut-être infinie de l'âme avec elle-même.

Balzac, plus que tout autre sensible à la pulsion, ne pouvait qu'être attentif à son destin le plus subtil. *Le médecin de campagne*, du début à la fin, est non seulement une méditation sur le sublime, une leçon, mais à la fois un

exemple vécu par le voyageur d'un accès réussi à la dimension du sublime et un entraînement du lecteur vers les mêmes régions intérieures. Si Balzac dessine avec force et du trait le plus positif, dès la première page, un espace « qu'il serait vain de chercher ailleurs » que dans le mouvement d'épuration auquel va se livrer le roman, il le clôt à l'inverse par une *présentation négative*, parce que l'effacement de l'image soulève plus que toute image, même la plus fortement marquée, l'idée du sublime. Il reprend là l'enseignement des religions qui ont tout de suite compris que rien ne donne autant l'idée de la transcendance que le négatif. Balzac, religieux, aussi catholique infidèle que Freud pouvait être juif infidèle³, à la fin de son roman écrit la disparition des images et des idoles. En nous plaçant devant cette tombe muette, il sait, se souvenant de Kant, que la passion va ainsi se subtiliser au plus haut point. « Sans doute n'y a-t-il pas de passage plus sublime dans le Livre de la Loi des Juifs que ce commandement : "Tu ne feras pas d'idole, ni aucune image..." Seul ce commandement peut expliquer l'enthousiasme que ressentait, dans sa période florissante, le peuple juif [...] ou l'orgueil qu'inspire la religion mahométane⁴. Ce qui vaut aussi...pour la disposition en nous à la moralité. Il est tout à fait faux de croire qu'une fois la moralité dépouillée de tout ce qu'elle peut recommander aux sens elle ne serait plus qu'un consentement froid et sans vie, et ne s'accompagnerait d'aucune force motrice ni émotion. C'est précisément le contraire, car, lorsque les sens ne voient plus rien devant eux, [...] il serait plutôt nécessaire de modérer l'élan d'une imagination illimitée... » (Kant) La mort du D^r Bénassis est présentée pour suggérer la plus grande émotion et la plus grande force morale ; la fermeture du livre, comme son ouverture et leur contraste même, sont tous ensemble un formidable coup d'accélération du mouvement d'élucidation interne qui procure le sentiment du sublime.

Le sublime est une idée, un sentiment et un élan que la lecture du roman de Balzac, ainsi conçu pour produire un tel effet, doit impulser en nous. Jouant des présentations positives comme des négatives ainsi que de quantités de systèmes de contrastes et de différences, le roman cherche sans contrainte à instaurer le procès du sublime dans l'esprit passionné du lecteur.



Transfert et contrainte

Sublime est-il sublimation ? La lecture d'un roman de Balzac, la forme littéraire, rencontre ici l'un des nœuds théoriques de la pensée analytique parmi les plus évidents mais en même temps les plus évanescents. Destin de pulsion plus souvent affirmé, accordé que décrit dans l'intimité de son mouvement, la sublimation doit avoir des liens de parenté avec la théorie du sublime. Si pour Balzac, Kant est une lecture de chevet, pour Freud, la pensée du philosophe de Königsberg coule dans ses veines. Cela ne suffit certes pas à poser une identité entre ces deux concepts et sans doute, pour bien mesurer leur rapport, concordance ou contradiction, faudrait-il reprendre le débat immense de Freud avec Kant. Il est permis cependant de noter quelques similitudes, et la comparaison est d'autant plus facile que nous l'abordons ici du côté kantien, c'est-à-dire à partir d'une théorie entièrement constituée et non du côté freudien, où pour des raisons complexes, elle est demeurée à l'état d'ébauche.

La sublimation se souvient du sublime. Par son nom certes, mais surtout par l'accent mis par Freud sur la transformation de la pulsion elle-même. Se sublimant, la pulsion se dirige ailleurs. Cette réorientation du flux pulsionnel due à son propre mouvement est tout à fait conforme à l'esprit du sublime kantien. Qu'il y ait le même déplaisir initial — un même sentiment de *désaide* envahissant ou minime, une tombe sur le chemin de la passion — auquel succède un plaisir d'un autre ordre, nettement intériorisé, d'essence narcissique, d'un narcissisme décidément pulsionnel mais qui procède sur lui-même à cette opération de dégagement, c'est ce qui paraît aller de soi au vu des indications laissées par Freud. Que le passage à la dimension du sublime ouvre un champ par définition infini, en tout cas incalculable, est aussi fidèle à l'esprit de la sublimation freudienne.

L'opération de sublimation n'est pas pour autant décrite ou démontée par un tel rapprochement. Cette soudure partielle ne fait que nous rappeler à notre question initiale en nous montrant à l'œuvre et de manière

exemplaire, une forme littéraire participant à la formation analytique, en lui rappelant son passé et peut-être en lui dessillant ses évidences. En effet la sublimation devrait sans doute être pensée comme transcendance ou comme passage ; ou encore comme un *déplacement* débarrassé de ses connotations ou mécaniques ou linguistiques, et qui réunirait dans son orbe toutes les figures de l'*au-delà* ou de l'*en-deçà*, toutes les bifurcations fondamentales de la pensée de Freud. Et l'introduction du narcissisme comme type-même de ces opérations de dégagement sur le sublime.

La sublimation, comme le sublime, a probablement un domaine d'application beaucoup plus vaste que celui qui lui est habituellement et trop rapidement confié. Présente dans les grandes réalités culturelles en particulier, selon un renversement qui convient bien à l'essence du sublime, elle pourrait également assister aux opérations de pensée les plus minuscules. La leçon du *Médecin de campagne* irait dans ce sens d'une moralisation des moindres actions humaines dès lors qu'elles sont soutenues dès l'origine par les passions.

Le passage de la pulsion à la morale, son accès à la valeur, est au centre du roman de Balzac : la visite de la vallée en reproduit le circuit. La médecine, la guérison ne sont pas présentées autrement que comme une forme éminente de cette transformation. Il n'y est pas dit, et pour cause, comment le médecin de ville qu'est aujourd'hui le psychanalyste procure à ses patients la mobilité nécessaire pour modifier son administration interne. Il est évident en effet qu'il ne s'agit jamais d'imposer une règle de conduite, mais toujours de faciliter un mouvement. Le D^r Bénassis, Kant, Freud et tous les psychanalystes ne peuvent que s'entendre là-dessus : tous les médecins ont à être des exemples et non des objets. L'art de guérir tient dans cette faculté du praticien à favoriser, sans garantie, le sublime chez son patient en faisant le premier pas.

L'analyse personnelle facilite certes la tâche de cet administrateur de l'âme. Par ailleurs, s'il est un lieu géologique de sa formation de médecin de l'âme où la forme littéraire peut concourir à son éclosion, c'est dans cette expérience vécue par la lecture d'une différence essentielle entre un passage à la morale, suggéré voire ordonné, et un libre accès aux dimensions

supérieures. Les concepts de transfert et de contrainte doivent reprendre dans le langage analytique cette même opposition. Le sublime comme la sublimation ont pour fondement la liberté, le libre usage. Le transfert est de même essence. Tous sont cependant menacés par la contrainte qui peut se magnifier en Terreur et dont ils doivent se délester pour accéder à eux-mêmes. S'il y a effectivement une névrose de transfert — excellente métaphore de la lecture d'une œuvre romanesque — et si nous rencontrons également une névrose de contrainte, l'une et l'autre s'opposent et dans leurs manifestations et dans leur finalité. La première est un pont, la seconde un barrage. Si l'une développe et éventuellement transforme la pulsion, l'autre s'y renfrogne absolument et sous les déguisements les plus raisonnables qui soient.

La différence principale entre la forme romanesque et la forme analytique tient dans l'extrême indépendance que la première peut observer vis-à-vis des contraintes que sa forme, la loi d'un genre, peut lui imposer et lui impose effectivement. Pour toucher les *happy few* de la lecture, le romancier dispose de la plus grande diversité de moyens ou d'accès, ce qui n'est jamais par ailleurs, l'indice d'une facilité. Les limites que lui imposent son « cadre » n'ont aucun caractère de sévérité et sont souvent même l'objet de l'invention romanesque elle-même, témoin cette multitude de romans qui ont fleuri en cet âge terrible qui est le nôtre et qui doivent figurer, plus qu'une astuce, le poids d'une Législation imaginaire. La forme analytique, alourdie de toute la « réalité » de la « responsabilité » morale qu'on lui accorde spontanément ou plus immédiatement encore qu'au roman (question d'époque : il y eut en effet des moments de notre histoire où les livres furent déclarés plus dangereux que les humains) est aussi en elle-même un débat sur le « cadre », et ce depuis les débuts de la psychanalyse, les ruptures du mouvement analytique dues aux modifications de la technique en sont la preuve toujours réactualisée.

Toute question adressée au « cadre » et quelle que soit la région de la topique analytique ainsi visée (les techniques thérapeutiques ou les théories métapsychologiques), reprend la polémique initiale du transfert et de la contrainte. L'analyse est comme cette vallée décrite par Balzac : une somme de virtualités conditionnées cependant par les accidents naturels.

De même qu'on ne plante pas de vignes en Normandie, de même certaines interprétations ne lèveront pas au psychodrame, de même certaines interventions épuiseront une analyse de divan. Toute forme se diffuse elle-même dans ses contours, mais, destin des formes, destin de l'humain assujetti à leur influence, cette diffusion menace sans cesse d'être confondue avec un règlement. L'institution de la règle interrompt la diffusion dès qu'elle se prend elle-même comme but, dès qu'elle ordonne au travail qu'elle devait promouvoir de convenir plutôt à ses édits. En vérité, la règle a peur de l'influence des formations géologiques comme toute névrose de contrainte est à la base une phobie, dont elle n'est que la solide et gigantesque excroissance.

Le combat entre transfert et contrainte, si facilement reconnaissable dans l'institution des règles « extérieures » de la psychanalyse, est pourtant et avant tout celui-là même que mène intérieurement chaque analyste à tous les moments de la cure. Suivant Balzac, nous allons du paysage alpin éloquent par sa configuration dramatique à la pyramide mortuaire et au soliloque silencieux qu'il inspire, au souhait final qu'il produit : « Je reviendrai. » Cette forme, la pierre tombale, est de toutes celles qui précèdent celle qui infuse le plus. Son mutisme, analogue par sa force à celui auquel parvient un analyste dans les moments les plus intenses et les plus productifs d'une cure, sa discrétion sont entendus. Cette communication avec les morts, la plus haute de toute l'œuvre, propose une sortie, un passage au-delà en même temps qu'une raison du débat entre transfert et contrainte. Le fruit de cette passation inapparente est aussi la plus éclatante contribution de la formation littéraire à la formation analytique.

Au cours de ce dialogue, rien n'est dit, tout est compris. Il n'y a pas d'illumination : les tables de la Loi ne sont pas transmises dans un tumulte de feu. Le dieu ne s'est pas non plus enfui dans l'autre monde en emportant le mode d'emploi. Plutôt, le mort offre au vivant l'exemple de sa vie, non pas ses biens, son image, mais uniquement son aventure dirigée vers le sublime. Sa leçon dernière, qui n'est précisément plus une volonté, c'est que la transmission du sublime ne se fait jamais par ses objets mais seulement par sa tendance manifestée. L'analyse ne peut elle-même avoir

d'autre moyen d'action : ce serait là sa forme pure d'influence. L'analyste n'offre fondamentalement à son patient que l'exemple d'une sublimé aventure. Ce savoir ultime doit même déterminer la fin de l'analyse. Ce que les analystes ont dénommé « identification narcissique »⁵, et qui n'est rien d'autre que ce mode inconscient de transmission, prélude à tout dégagement vers le sublimé, doit fonder initialement comme à son terme la démarche analytique.

Le médecin de campagne est une leçon pour *l'analyste-médecin de ville*, exemple certes d'une vie dominée par le souci d'une guérison morale pour soi comme pour autrui, mais également et plus immédiatement par l'expérience vécue de la lecture, exemple d'une forme, le roman, dont le mode de diffusion est analogue en son fond à celui qui conditionne la transmission analytique. La forme littéraire est une école de transfert. Enseignement gratuit, il suffit de s'inscrire. À la lecture d'un livre qui vous a transporté, ne dit-on pas à ses amis : « Lisez-le ! », espérant secrètement mais illusoirement qu'ils connaîtront le même sentiment de dégagement qui fût le vôtre, les mêmes moments de transfert qui n'auront pourtant de semblables que leur voie de transmission, la lecture du roman, et leur direction, l'accession à d'autres mondes, à d'autres naissances. Le partage de l'expérience analytique, depuis les premiers balbutiements informels sur le divan jusqu'aux grandioses symphonies métapsychologiques, est et doit être de même nature : « Faites une analyse », « Soyez analyste », « Écrivez », toutes ces injonctions à la formation analytique n'ont de sens que si elles véhiculent, d'un analyste à l'autre, non pas une exigence de soumission au semblable, mais au contraire la promesse de la reprise absolument personnelle d'un parcours, d'une lecture qui, s'ils ont été indéniablement accomplis par le premier, n'en gardent pas moins leur nouveauté pour le second : si transfert il y a, si ne subsiste à la fin et pour les deux partenaires que la direction, la même forme et la forme même du transfert, alors n'aura eu lieu que la transmission.

Lisez *Le médecin de campagne* !



Fin

Freud, passionné de littérature tout au long de sa vie, s'éteignit en lisant *La peau de chagrin*. Il entra dans la mort avec ce livre, le plus faustien peut-être de l'œuvre de Balzac. C'est l'histoire d'un jeune homme qui ne croquera jamais de Dr Bénassis ou de Dr Freud, qui ne croit plus au transfert, qui renonce à la croyance elle-même pour se livrer à la magie des signes ou comme dit le romancier, aux sortilèges du langage épitaphique. La savoir lui-même peut connaître un tel destin : « Il remportait de cette visite, sans le savoir, toute la science humaine : une nomenclature ! » La science peut renoncer à son invention : elle dépérit et en même temps s'alchimise. Alchimie, sortilège, magie sont d'excessives contraintes. Sous leur empire, la vie devient une obsession de la mort : tout souhait plutôt que de renouveler la durée la réduit à un espace de plus en plus restreint. Freud lisant un roman pour passer de vie à trépas c'est à l'inverse l'exemple d'un homme et d'une science qui goûtent encore et encore du transfert.



NOTES

1. Balzac a publié *Le médecin de campagne* en 1833. Le roman, dont nous suivrons ici la trame, a pour unique sujet la confrontation amicale de deux idéaux, celui d'un militaire, Gèneslas, autrefois officier de Napoléon, et celui d'un médecin, le Dr Bénassis, tous deux hommes d'actes et de passions.
2. Balzac écrit ailleurs (*La peau de chagrin* (1830) : « Ces harmonies et ces discordances composent un spectacle où tout est grand, où tout est petit. L'aspect des montagnes change les conditions de l'optique et de la perspective : un sapin de cent pieds vous semble un roseau... »
3. Une voie, peut-être, pour penser sous forme d'incidence religieuse, *l'obligation* suggérée par Freud de concevoir pour toute hallucination positive une hallucination négative première.
4. Balzac a constamment médité, comme ici dans *Le médecin de campagne*, sur le personnage de Mahomet, « celui qui dérobe sa mort aux yeux de tous » et en particulier, en l'articulant aux pouvoirs « négatifs » de la musique, dans *Gambara* (1837). À sa suite, et sur d'autres voies, Henry James ou encore plus près de nous, André Green, poursuivront cette méditation.
5. Lire à ce sujet les œuvres de Jean Gillibert, le plus balzacien de nos auteurs.

BIBLIOGRAPHIE

- Balzac H. de (1833), *Le médecin de campagne*, Paris, Le club français du livre, 1967.
 Kant I. (1790), *Critique de la faculté de juger*, Paris, Gallimard, 1985.